«C'est arrivé près de chez

Omniprésent dans nos sociétés de communication, le fait divers est un genre à part. Populaire mais souvent méprisé par le monde des intellectuels, il s'était jusqu'ici largement dérobé à l'analyse des chercheurs. Séance de rattrapage avec Annik Dubied, spécialiste de la question et maître-assistante dans le DEA en communication et médias et au Département de sociologie de l'Université de Genève

Sur les écrans de cinémas, à la télévision, dans les colonnes des journaux et les pages des romans: le fait divers est partout. Populaire mais souvent jugé infamant, le genre a pourtant jusqu'ici largement échappé à la recherche scientifique. Et ce n'est pas faute d'intérêt, comme le démontre la thèse d'Annik Dubied, aujourd'hui maître-assistante au Département de sociologie de l'Université de Genève.

Formée à Lausanne, où elle a signé un mémoire de licence consacré à Arsène Lupin, puis à l'Université catholique de Louvain (DEA et thèse en communication), la jeune Biennoise est arrivée au fait divers — sujet auquel elle a déjà consacré un «Que sais-je?» en 1999 — davantage par intérêt scientifique que par goût personnel: *«c'est vrai que ce genre populaire par excellence est souvent méprisé, mais au-delà de cette question d'opinion, le fait divers est un mode de communication très travaillé, avec ses codes, ses moyens propres, qui est révélateur de mécanismes sociaux plus profonds qu'il n'y paraît de prime abord. On ne peut pas négliger un phénomène d'une telle ampleur si on entend comprendre quelque chose au monde des médias tel qu'il fonctionne aujourd'hui. Et puis le soupçon d'infamie, d'illégitimité qui pèse sur le sujet me semblait également intéressant en soi.»*

UN TERRAIN À DÉFRICHER

Dans ce chantier, où beaucoup est encore à faire, restait à déterminer un angle d'attaque. Spécialiste de l'analyse du discours, Annik Dubied s'est tout naturellement tournée vers le traitement médiatique du fait divers, au détriment des acteurs, des actes ou de leur perception par le public. *«On connaît d'une part assez mal la façon dont les journalistes travaillent cette matière et de l'autre le lectorat auquel leurs articles sont adressés. C'est un des grands mystères du fait divers, mais de telles études auraient impliqué des moyens en temps et en logistique autres que ceux dont je disposais.»*

Concentré sur la forme, le travail de l'analyste des médias s'efforce de mettre en évidence quelques traits saillants à partir d'un corpus de 400 articles dans la presse francophone (France, Belgique, Suisse). Des coupures recueillies la même semaine dans les colonnes des quotidiens de références, des journaux dits populaires, mais aussi dans des titres régionaux ou des hebdomadaires. Postulat de départ, une certaine continuité non seulement dans la manière de produire du fait divers, mais également dans le contenu et les «thèmes» abordés par ceux-ci.

«Il y a effectivement des éléments récurrents, des manières de faire, de dire et d'illustrer qui permettent au lecteur de savoir à quoi il a affaire au même titre qu'il sait qu'il lit un éditorial ou un conte de fée.» Premier constat, le fait divers s'organise toujours autour d'un récit, avec son début, son apogée et sa fin. Une forme familière et généralement ludique que tout lecteur peut d'emblée saisir, mais qui, pour autant, n'est pas innocente. Le récit, aussi bon soit-il, est en effet toujours une sélection de la réalité. Une mise en scène qui permet de mettre le temps entre parenthèses et de s'affranchir des contraintes matérielles. Tendant, dans sa forme, vers des processus propres à la fiction, le fait divers a, en outre, un insatiable besoin de personnages. Des figures dont le profil psychologique, rendu en quelques traits, est souvent très stéréotypé: le tueur sanguinaire, la mère meurtrière, la victime innocente, la grand-mère agressée.

LE GRAIN DE SABLE DANS LA MACHINE

Mais ce qui fait le sel de ces petites histoires, c'est le grain de sable qui fait dérailler la machine. *«Barthes, qui avait osé s'attaquer très tôt au sujet, avait noté que le fait divers repose toujours sur l'assemblage de deux termes qui ne vont pas ensemble. Il avait raison, le fait divers est une sorte d'anomalie, un dérèglement de l'ordre des choses. Il faut qu'il y ait une surprise, un choc. C'est l'accident d'autoroute provoqué par un moineau, l'enfant écrasé par une boule de neige, l'amant brûlé vif par sa maîtresse ou la grand-mère qui se rebelle contre son agresseur: un petit fait qui débouche sur des conséquences extraordinaires.»*

Un instant qu'il est souvent difficile de restituer en images. Ce qui explique la prégnance du dessin en matière de fait divers. La méthode permet non seulement de contourner les contraintes légales (lors des procès notamment), mais surtout de faire voir au public le moment clé, évidemment saisi de façon rarissime par un objectif. Dramatiques, hyperréalistes, ces images par nature subjectives contrastent fortement avec les sages

VOUS»

Références:

► Annik Dubied: «Le fait divers dans la presse francophone européenne. Caractérisation et significations d'un genre médiatique à dominante narrative», sous la direction des professeurs J.-M. Adam et M. Lits (Département de communication de l'Université Catholique de Louvain, septembre 2000 (à paraître chez Droz)

► Annik Dubied & Marc Lits: «Le fait divers» (PUF, coll. «Que-sais-je?», 1999)

Jean-Ignace Grandville: Les ombres françaises, « Un autre monde ». 1884

Le «fait divers» repose souvent sur deux termes ou faits antinomiques.C'est l'accident d'autoroute causé par un moineau, l'enfant écrasé par une boule de neige ou la grand-mère héroïque.

Le premier **«fait divers» de l'histoire**

Voici le texte du premier fait divers, paru le 13 février 1863 dans le premier numéro du premier journal de masse, *Le Petit Journal,* avec, pour la première fois, l'étiquette «Fait divers»

« Avant-hier à neuf heures et demie du soir, une jeune fille s'est précipitée du quai Valmy dans le canal Saint-Martin, à la hauteur de la rue des Récollets. A cette heure tardive, dans un endroit désert, elle aurait péri sans secours, si un heureux hasard n'avait amené de ce côté le sieur Ramond, journalier à Ivry. Malgré l'obscurité, il n'hésita pas à se jeter à la nage, et fut assez heureux pour sauver la jeune fille, que des soins empressés ranimèrent.

» Cette jeune fille, qui se nomme Eugénie B, et qui est âgée de dix-huit ans, sans profession, a promis de ne plus renouveler sa tentative due, selon sa déclaration, à des peines de cœur.»

photomatons des victimes ou les plans sur les lieux du drame qui sont par ailleurs publiés ou montrés sur les écrans de télévision pour illustrer le même genre d'événements. *«Le fait de montrer des victimes souriantes, avant l'agression, comme ce fut le cas avec le petit Grégory Villemin, permet des effets importants: par contraste l'impression est souvent atroce. Et ce type d'image "dépassée par le temps" est extrêmement récurrent dans le fait divers.»*

Le contexte par contre n'est ici souvent qu'accessoire. Ni la date ni le lieu n'ont de réelle importance hormis pour l'identification. Ce qui compte essentiellement, c'est le déroulement de l'intrigue, sa véracité et les résonances que celle-ci provoque chez le lecteur. Depuis l'avènement de la presse moderne au XIX^e^ siècle, le fait divers touche en effet le plus souvent à la violence ou à la mort. Agissant comme un exutoire aux pulsions ou aux angoisses que chacun peut éprouver, voire comme un signal d'alerte, il permet dans ce cas une catharsis de la peur que chacun peut éprouver face à l'idée d'un meurtre ou d'une agression. *«Dans des cas particulièrement sordides, comme l'affaire Dutroux ou celle du dépeceur de Mons (qui laissait les restes de ses victimes dans des sacs poubelles au bord des routes), un récit des faits, même très factuel, est un élément rassurant: il permet de combler le vide, de fixer l'imagination.»*

L'univers du fait divers ne saurait pour autant se réduire à ce sinistre tableau. Même si les thèmes ne sont pas légion en dehors de la chronique criminelle, les chasseurs de faits divers ne dédaignent ni le comique ni le rocambolesque ni l'insolite. Et ce de longue date. Si à partir du XVI^e^ siècle on privilégie les faits extraordinaires (monstres, comètes), le XVIII^e^, lui, raffole d'histoires mettant en valeur les nobles traits d'humanité d'une multitude de Jean Valjean du quotidien. Une évolution qui, à priori, n'est pas liée directement au contexte social. Prospère lorsque règne l'ordre social, le fait divers tend en effet à disparaître dans les cas de crises graves pour se révéler presque inexistant durant les guerres. Etrange effet miroir qui lui aussi mériterait d'être mieux compris.

Vincent Monnet •